



Home Sweet Home

Antoine Philiat • Alice Zeniter

M+

Le livre

Cleveland, Ohio, 2008. La crise des subprimes frappe la ville de plein fouet. En quelques mois, des milliers de familles endettées sont sur le trottoir, leurs maisons et leurs biens saisis par les banques.

Le Vaste Bordel a commencé.

Anna, 17 ans, fuit sa famille en faillite et ses parents défailants avec ses frères jumeaux pour trouver refuge dans un lycée désaffecté. Après le divorce de son père, Elijah renonce à un avenir tranquille à l'université et croise la route des fugueurs.

Ils sont rejoints par d'autres gamins livrés à eux-mêmes : Oliver, Dalila, Luka, Bart... Quand tout s'écroule autour d'eux, quand tout se ligue contre eux, ils décident de reconstruire sur de nouvelles bases le monde qui sera le leur.

Les auteurs

Il y a une poignée d'années, [Alice Zeniter](#) et [Antoine Philias](#) deviennent amis et, entre autres échanges, discutent de leurs écrits respectifs. Jusqu'à ce que, tout naturellement, ils aient envie d'écrire ensemble. Ils ont vu dans la crise économique qui a touché Cleveland une toile de fond propice à un récit d'apprentissage. Le duo a imaginé un groupe d'adolescents qui décide de se détacher du monde des adultes et d'expérimenter un autre modèle.

Antoine Philiat • Alice Zeniter

Home
Sweet
Home

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

«*Progress & Prosperity*»

Devise de Cleveland.

*«You put a textbook in front of these kids, put a problem
on the blackboard, teach them every problem, it won't matter.*

They don't know our world but they know their own.

It's not about you or us or the system.

It's what they expect of themselves.»

Howard Colvin – *The Wire* [4.10]

*«Mets un manuel devant ces enfants, écris un problème
au tableau, apprends-leur tous les problèmes,*

ça n'aura pas d'importance.

Ils ne connaissent pas notre monde mais ils connaissent le leur.

Ça n'a rien à voir avec vous, nous ou le système.

C'est ce qu'ils attendent d'eux-mêmes.»

Howard Colvin – *The Wire* [4.10]

A.

C'est bien toi?

Si oui, réponds-moi. Vite.

Je vais bien. Les petits aussi.

5 juin 2009, 19:37

Elijah Feldman

C'est bien moi. Je te cherche depuis un mois.

Sur Google, je tape «Anna Wyczenski + Cleveland» ou «Anna Wyczenski + Cleveland + Slavic Village».

Rien. Ni sur toi ni sur les autres. On est redevenus invisibles. Même pas une photo. J'en viens presque à me demander si tout ça a bien eu lieu et si un jour on se reverra.

8 juin 2009, 11:35

Elijah Feldman

?

9 juin 2009, 18:12

Elijah Feldman

T'es là ?

11 juin 2009, 19:48

Elijah Feldman

T'es jamais là.

13 juin 2009, 09:48

A.

Je suis là. Désolée mais c'est la merde prévue. Peut-être même pire.

15 juin 2009, 19:44

Elijah Feldman

Raconte.

16 juin 2009, 18:55

A.

Je suis sortie de garde à vue. Mais j'ai l'impression d'y être encore.

16 juin 2009, 19:02

Elijah Feldman

Je suis désolé. Il faut
qu'on te sorte de là.

16 juin 2009, 19:25

A.

Et toi ?

16 juin 2009, 19:28

Elijah Feldman

Euh... disons que je
m'en sors un peu mieux.

16 juin 2009, 19:28

A.

Forcément.

16 juin 2009, 19:28

Elijah Feldman

Forcément.

Mon père a payé la caution direct.

J'ai atterri chez ma tante à New York.

16 juin 2009, 19:30

A.

Tu as réussi à avoir des
nouvelles des autres ?

16 juin 2009, 19:31

Elijah Feldman

Non. Toi ?

16 juin 2009, 19:32

A.

Surtout Luka.

16 juin 2009, 19:32

Elijah Feldman

Je me demande parfois ce qu'on a fait.

Ce qu'on a vraiment fait.

Au moment de l'arrestation, je me répétais sans arrêt tout ça pour ça. Depuis, j'ai eu le temps de faire une sorte de bilan. Les moments forts défilent dans ma tête comme dans ces épisodes de sitcom en forme de best of. Il y en a tellement que c'est parfois dur à ranger, surtout que tu as sûrement eu des moments forts que je n'ai pas eus et vice versa.

16 juin 2009, 19:41

A.

Un vrai moment fort, c'est la soirée d'Halloween.

16 juin 2009, 19:46

Elijah Feldman

Le tout premier atelier.

16 juin 2009, 19:46

A.

Shark s'était endormi.

16 juin 2009, 19:47

Elijah Feldman

La fois où Bart a voulu nous raconter la Bible en entier.

16 juin 2009, 19:48

A.

Le cimetière sous la neige...

16 juin 2009, 19:48

Elijah Feldman

Le cimetière sous la neige.

Les interminables réunions dans le réfectoire.

Le soleil qui se lève quand on se couche.

Les chansons de Dean et Lily. Tout ce qu'on a pu apprendre et désapprendre.

Les angoisses et les joies. Ton sourire.

16 juin 2009, 19:50

A.

Je souris là. Et je suis un peu triste aussi.

16 juin 2009, 19:52

Le Vaste Bordel

(2008)

Anna

L'eau brûle.

J'invente pas. Venez à Cleveland si vous me croyez pas.

Y a eu au moins treize incendies sur la rivière Cuyahoga.

Cuyahoga en mohawk, ça veut dire *rivière maudite*. Et vu comment on a foutu leurs terres en l'air, ça m'étonnerait pas que les Mohawks aient jeté un sort à la flotte.

Il existe une photo. Elle a fait la couverture de *Time Magazine* pour bien montrer que Cleveland est une ville pourrie. Tout le monde croit que c'est l'incendie de 69 mais en vrai, c'est celui de 52. Même les dates on n'y arrive pas.

La rivière a cramé parce qu'on l'a prise pour une poubelle. Quand on croit que l'argent est le cinquième élément, tant pis pour les autres éléments.

Tant pis si l'air part en fumée.

Tant pis si on cache nos os sous la terre.

Tant pis si l'eau se mêle au feu à cause de nos déchets.

On ne fait pas la révolution sans casser des œufs. La révolution industrielle a cassé tous les œufs. Si t'as déjà joué aux Lego, tu sais que le truc bien quand on casse tout, c'est de tout reconstruire. C'est moins amusant mais c'est plus constructif. Et je fais pas ce jeu de mots pour faire la maligne. Faire le malin, c'est ton truc. Moi, jamais je parle pour rien. Si je dis ça, c'est parce que à toute histoire y a un point de départ.

La nôtre commence en 2008 mais, si on creuse un peu, on se rend compte qu'en vrai elle avait déjà commencé en 1970. En 1970, les jeunes de Cleveland en ont eu marre. Ils ont marché du campus à la rivière pour dire stop la pollution. La pollution a continué.

Mais il y a toujours des jeunes. Cette année, les jeunes c'était nous. On en a eu marre. On a marché. La merde a continué. Mais de toutes nos forces on a marché.

Et je sais pas toi mais moi, je marche toujours.

Elijah

Moi, avant de te rencontrer, je faisais du surplace.

L'eau pouvait bien brûler, j'étais toujours à l'abri.

Pas besoin de rivière quand on a une piscine. Pas besoin de reconstruire quand tout est solide et que, si on reste immobile, rien ne se cassera jamais la gueule.

Et puis il y a eu le Vaste Bordel.

Le Vaste Bordel a commencé en juillet quand mon père s'est fait licencier. Au début, il me cachait la vérité comme si

c'était normal de le voir en peignoir manger des céréales au bord de la piscine un jeudi après-midi. Il ne se doutait pas qu'avec Internet on ne pouvait rien me cacher. En quelques clics, j'ai vite compris qu'un truc pas clair se tramait, que la faillite de sa banque était le résultat d'une réaction en chaîne catastrophique qui allait impacter notre famille, celle de mes amis et l'Amérique tout entière.

Une crise. Comme celle dont nous avait parlé M. Harrison, le prof d'histoire. Celle avec la poussière, le rationnement et les ouvriers en exil. Moins d'un siècle plus tard, c'était reparti. Et comme les ouragans, il faut baptiser une crise. Lui donner un nom qui en jette et qui fait qu'on fera gaffe la prochaine fois. Sauf que là, le gars qui a trouvé le nom *crise des subprimes*, il vaut rien. C'est quoi un subprime d'abord? L'immobilier, la Bourse et les taux d'intérêt, mon père n'a pas su ou voulu m'expliquer. Pour ça, je me suis tourné vers le copain Joey qui avait toujours été meilleur que moi avec les chiffres. Joey, il dit que les riches ont voulu se faire du fric sur le dos des pauvres en leur prêtant de l'argent que les pauvres n'ont pas pu rembourser parce qu'il n'existait pas en vrai cet argent. Alors les pauvres ont perdu leur maison et leur travail, les riches ont perdu de l'argent et les méga riches ont remporté la mise. Le casse du siècle. Les gamins de Glenville, Fulton et Fairfax ont disparu, le poste de banquier de mon père a disparu et son patron s'est payé des vacances en Suisse.

Merci Joey, j'ai tout compris.

Anna

Au début, Cleveland, c'était quatre types.

La première fois qu'on m'a raconté ça, j'ai eu du mal à l'imaginer: quatre types serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Maintenant, ça me paraît plus si impossible. Peut-être que bientôt on y reviendra.

Tout le monde fout le camp.

C'était plus facile d'attirer les gens à l'époque de mes grands-parents. Quand ils sont arrivés de Pologne, le rêve américain paraissait encore possible ici. Si on bossait dur, on devenait milliardaire. C'était la ville de Rockefeller et de la *Standard Oil*. La ville de la Vieille Arcade avec ses cinq étages de boiseries et de palmiers, sa verrière, les motifs à l'ancienne des barrières en fer forgé. En s'y promenant, on pouvait croiser le secrétaire d'Abraham Lincoln, fumer un cigare avec le roi du charbon ou boire un coup avec le fondateur de la Western Union. Le gratin, comme on dit.

Et si on dit ça, on peut aujourd'hui dire que, du gratin, il reste juste la croûte un peu trop cuite parce qu'on a mal réglé le four. Ceux qui ont les moyens sont partis, soit vers les banlieues chics, soit dans une autre ville, peut-être même dans un autre État, en laissant bien loin derrière eux cette capitale du naze. Ici, on appelle ça le *white flight*, l'envol blanc. Je trouve ça joli comme expression. J'imagine le ciel se remplir de draps immenses. Mais en vrai, c'est moche parce que ça veut dire que les classes moyennes blanches ont déserté le centre dès qu'elles ont compris comment Cleveland tournait.

Ceux qui sont restés, c'est les Afro-Américains, les Latinos, les Polacks et quelques pauvres clampins de Hongrois qui préfèrent la pollution au communisme ou je sais pas quoi. Une bonne grosse bande de losers qui se sont installés dans les mêmes quartiers pourris pour les rendre encore plus pourris. Chez moi, par exemple. Le Slavic Village est le royaume de ceux qui se sont pété le dos au travail sans jamais devenir Rockefeller, sans jamais *comprendre* pourquoi ils sont pas devenus Rockefeller.

Ce qui me dégoûte le plus avec la génération de mes parents, c'est leur espoir : toujours déçu, jamais abandonné. Quand on les écoutait, les choses allaient forcément s'arranger. Ils étaient du genre à croire les maires qui promettaient un come-back de la ville. Ils voyaient Cleveland comme une vieille chanteuse adorée que ses fans attendent toujours. En 2004 et en 2006, quand Cleveland a gagné le titre de *plus pauvre des grandes villes américaines*, ils ont continué d'y croire, comme ils croyaient que mon père allait retrouver un emploi, comme ils croyaient dans leurs meilleurs moments que ma mère irait à des cours du soir décrocher un équivalent du bac.

Il a fallu attendre 2008 pour que même mes parents arrêtent d'y croire. Jusque-là, ça les dérangeait pas d'avoir les pieds dans la merde. 2008, c'est le moment où on a commencé à s'y enfoncer.

Elijah

Je me suis levé un matin, l'été était fini et mon père signait les papiers que lui tendaient les déménageurs. La télé c'est pour moi. Le piano pour ma femme. Le canapé sur le trottoir. Il avait un beau costume, s'était rasé, donnait l'impression de contrôler la situation. La situation, c'était revendre la maison, dormir à l'hôtel et chercher du travail pendant que ma mère se la coulait douce en Floride avec Elliott, un type louche qui, une fois, m'avait laissé conduire sa Porsche en secret. Plus le camion se remplissait de nos souvenirs, plus mon père avait l'air abattu. Des décennies à accumuler ce qui s'empaquetait en une matinée. J'ai voulu dire quelque chose mais, depuis qu'il avait mis aux ordures mes vieilles cartes de base-ball, je m'étais promis de ne plus lui adresser la parole.

Je comptais les vendre pour financer ma grande évasion.

Il était prévu que je monte dans un train pour Columbus afin de débiter mon internat à l'université de l'Ohio. Ce n'était ni Yale ni Harvard mais, au vu de mes résultats décevants et des finances familiales, pas question de faire la fine bouche. La brochure promettait un cursus haut de gamme dans un cadre pittoresque, l'opportunité de rejoindre les futurs leaders du monde. Le futur me semblait bien trop loin et j'avais déjà appris tout un tas de trucs, alors j'ai préféré déclarer mon indépendance et prendre la route comme tous les vagabonds de la crise de 29. Mon père n'en saurait jamais rien. Il adorait Bob Dylan et Bob Dylan disait que, quand

tu n'as plus rien, tu n'as plus rien à perdre. Ma mère était trop occupée à revivre ses vingt ans pour se soucier de ma disparition. Mon plan était impeccable.

Mon sac à dos habitué aux manuels scolaires était rempli du matériel de survie : lampe de poche, couteau suisse, boussole, parka moutarde, harmonica, quelques livres et un carnet pour que tout soit noté, pour la postérité. En me voyant étudier des cartes en cachette pendant la récré, Joey avait dit que j'étais bien trop fragile pour une aventure aussi risquée. Joey était jaloux. Pendant qu'il allait s'emmerder chez les scouts, je serais en train de voir ce que ça fait *de pas avoir de chez-soi, comme un parfait inconnu, comme une pierre qui roule.*

Quand il m'a déposé à la gare, mon père m'a filé trente dollars et a recommencé à faire semblant que tout irait bien, qu'on se verrait un week-end sur deux et que l'équipe des Browns irait au Superbowl. Sans prévenir, il m'a pris dans ses bras et, comme il n'avait pas fait ça depuis la fois où j'avais failli mourir en tombant de vélo, ça m'a fait quelque chose. Sa voiture a disparu dans un embouteillage et m'a laissé orphelin. Libre et triste.

Anna

Ma mère répétait tout le temps qu'il fallait que j'aille à l'école pour pas refaire les mêmes erreurs qu'elle – elle voulait dire moi, je suis la première et la plus grosse erreur de ma mère. Je crois qu'elle avait vraiment envie que je

réussisse mais elle me collait sans arrêt les jumeaux dans les bras. Avec elle, ils pleuraient tout le temps alors qu'avec moi, jamais.

Les jumeaux et moi, on s'est toujours bien entendus. Même avant qu'ils parlent, je savais qu'ils étaient gentils et drôles, des super petits frères.

J'ai dû leur apprendre la vie. Ça a pas été facile: mes parents leur pesaient dessus de tout leur poids comme s'ils avaient voulu les déformer. Déjà, ils leur avaient donné des prénoms polonais impossibles à écrire, en hommage à une famille perdue dans la neige de l'autre côté de l'Atlantique: Krzysztof et Boguslaw. Chaque fois qu'un maître d'école, une nourrice ou une assistante sociale découvrait le prénom de mes frères, je voyais son visage se tordre comme devant une merde de chien. Leur filer un nom pareil, c'était prendre le risque que personne les appelle jamais. C'est moi qui leur ai dit que, maintenant, ils devaient se présenter comme Chris et Bog et tant pis pour nos arrière-grands-parents, ils s'en remettront.

Chris et Bog, j'ai aussi dû leur apprendre que c'est pas OK d'appeler les Afro-Américains des Nègres, les Latinos des Tacos et de prétendre que les Asiatiques existent pas tellement ils sont *discrets*. Non seulement c'est pas OK mais c'est le meilleur moyen de se faire casser la gueule en rentrant de l'école. Nos vieux s'en rendent pas compte parce qu'ils sont habitués à ne vivre qu'entre eux: le petit club des immigrés polacks qui boivent de la vodka par nostalgie et pas par alcoo-

lisme, qui se rappellent chaque dimanche qu'ils sont cathos, qui jurent encore avec des accents slaves. Le monde est un endroit bien trop grand pour eux.

Alors quand mon père a annoncé le déménagement, ça m'a surpris. La situation devait vraiment être merdique. Il était question qu'on s'entasse tous les cinq dans la vieille bagnole et qu'on cherche *de nouvelles opportunités* du côté de Chicago. Repartir de zéro, j'étais pour. La veille du grand départ, j'ai mis dans une valise nos pulls les plus chauds et j'ai fait signe aux jumeaux de me suivre.

Le Slavic Village dormait. J'avais les yeux grands ouverts.

– On va où, Anna ?

– À l'école.

Septembre

Elijah

Le premier jour du reste de ma vie, j'ai dépensé l'argent de mon billet de train dans un paquet de cigarettes pour voir ce que ça fait. Ça m'a fait tousser et j'ai dû aller à la pharmacie acheter un sirop pour la toux. La codéine m'a tellement assoupi que je me suis réveillé le deuxième jour sur le banc d'un jardin public. Un cygne a essayé de me voler ma barre chocolatée. J'ai pris le bus jusqu'au musée d'Histoire naturelle où j'ai passé l'après-midi à me cacher parmi les animaux empaillés. Je ne savais pas que l'okapi existait en vrai. Le troisième jour, j'ai fait les cent pas sur Ontario Street. Le quatrième jour, j'ai fait la manche avec mon harmonica au milieu de la 4^e Rue et n'ai récolté qu'un bout de sandwich et quelques dollars canadiens. Le cinquième jour était un dimanche. J'ai voulu nager dans le lac Érié mais comme j'avais peur qu'on me vole mon sac, je suis resté sur la rive. Un cygne a essayé de me déloger. Je me suis dit que

c'était une conspiration. La deuxième semaine, j'ai trouvé un coin tranquille près du port où j'ai pu dormir sans crainte, voler des fruits aux dockers et relire *La Communauté de l'Anneau*. Je sentais mauvais. Un clochard m'a interdit d'utiliser les douches communes où il avait élu domicile. La troisième semaine, j'ai élu domicile dans un motel qui sentait encore plus mauvais que moi. À la réceptionniste, j'ai dit que je m'appelais Sal Paradise, elle a dit que le distributeur de boissons était en panne. Tout l'argent de poche y est passé mais je le regrette pas parce que j'ai pu regarder à la télé des programmes qu'on m'interdisait jusqu'ici, des trucs un peu gore de dragons et de zombies. Je me suis nourri de chips et de sodas et j'ai appris à faire un *fa*.

La quatrième semaine a été la pire. Fauché, j'ai quitté le motel et me suis installé dans un carton sous le Fulton Road Bridge. Un mec pas clair m'a menacé avec un couteau alors j'ai erré sans but avec l'estomac creux. En passant la nuit sur le campus de l'université locale, j'ai eu un gros coup de blues, je venais de renoncer à mes études et à toutes les rencontres que j'aurais pu faire là-bas. Il s'est mis à pleuvoir et j'ai voulu m'abriter à l'hôpital. Une infirmière m'a expliqué que pour passer la nuit il fallait être presque mort ou tout à fait riche. Perdu et affamé, j'étais à deux doigts de déclarer forfait et de monter dans ce train pour Columbus.

Sans faire exprès, j'ai atterri au Slavic Village.

Avenue. J'ai cru apercevoir Oli et Shark en train de fouiller une poubelle. Broadway Avenue était au ralenti. On aurait dit que la poussière des ruines du Winston avait paralysé le quartier. L'épicerie du père de Luka était à vendre. Mes parents faisaient un barbecue chez leurs anciens voisins. Mon père était déjà bourré. Dans un terrain vague, mes frères et leurs amis venaient d'ouvrir une bouche d'incendie. Le jet d'eau montait à plusieurs mètres et redescendait en pluie fine sur les trottoirs. La lumière du soir traversait les gouttes pour se transformer en arc-en-ciel. J'ai rejoint Chris et Bog et ensemble, on s'est jetés en hurlant sous la flotte. Le feu d'artifice a commencé. On fêtait notre indépendance. Je me suis dit que toi aussi, quelque part, tu regardais le ciel multicolore. J'étais heureuse de savoir ta tête en l'air.

J'ai allumé un pétard et j'ai regardé la mèche brûler au milieu des étincelles.

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2019

ISBN 978-2-211-30240-1